

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 11

Artikel: Hector et Achille : [suite]
Autor: Laurent, Ch.-M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187641>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

suivant qu'il est vide ou plein. Vide, il contiendrait les deux poings; plein, il contiendrait une grosse tête d'adulte et peut-être davantage. Dans l'état de santé, il est extrêmement accommodant et se laisse distendre avec une véritable bonhomie; les gros mangeurs qui nous étonnent par la quantité d'aliments et de boisson qu'ils ingurgitent, en sont un exemple saisissant.

Fifelon et la Rosine.

L'est onna vretablia pedi po 'na pourra fenna quand l'a on hommo que bâi, et faut pas être mau l'ebayâi se clliâo pernettès sont grindzès cauquière iadzo, kâ n'est pas tant ézi dè corredzi on soulon, et totès lè fennès ne pâovont pas férè coumeint la Rosine à Fifelon.

Fifelon ne sè réduisâi jamé devant qu'on lo mettè frôu, quand l'allâvè âo cabaret, et quand l'arrevâvè à l'hotò, dè bio savâi que la Rosine, sa fenna, ne lâi débotenâvè pas sè diétons po lâi aidi à sè déveti, mâ que le l'einsurtâvè ein lo traiteint pe bas què terra, et vo sédè: quoui repond, appond, et se Fifelon repondâi on mot, la Rosine lâi ein débliottâvè âo mein quattro chapitres dè plie, sein comptâ lè réflexions.

Onna né que Fifelon s'ein allâvè drumi, après avâi quartettâ, c'étai quasu la miné; sa fenna, que n'avâi rein pu taboussi du que l'étai saillâi, et que lo vâi reveni ein trabetseint, recoumeincè la niése ein lo disputeint bin adrâi.

— Ah! l'est adé lo mémo commerce, se fâ Fifelon. Eh bin, se te ne tè câisè pas, vé mè niyi.

Et Fifelon, qu'avâi on poâi que n'avâi min dè pompa, fâ état dè sè fourrâ dedein, ein poseint lo pi su 'na cota qu'étai ein travai, pè lo coutset, et dit à la Rosine: Ora, accuta, se te ne clliou pas lo mor, mè fotto avau.

Ma fâi, devant que la Rosine aussè pi pu peinsâ à cein que desâi, lo pi à Fifelon tsequâ, et piaf! lo vouaiquie avau, que cein fe onna triclliâie dâo diablio, et que Fifelon sè trovâ dein l'édhie tant qu'âo cou et que sè mette à criâ âo séco.

La Rosine, qu'étai dein lo fond onna bouna fenna, tracè ein béguna et ein gredon âo séco dè se n'hommo, et le preind vito la seille po la fourrâ avau. Vo z'é dza de que cé poâi n'avâi min dè pompa; adon, po avâi de l'édhie, faillâi onna seille qu'avâi on bâton passâ dein lè duè manoliés et onna granta corda que tegnâi âo bâton, et la faillâi décheindrè âo fond dâo poâi ein laisseint ludzi la corda tant quiè qu'on oïessai borbottâ, et quand on cheintâi que cein vegnâi pésant, on reterivè amont la seille qu'étai plieinna.

La Rosine fe don décheindrè la seille po que Fifelon sè pouessè racrotsi à la corda, et ein sè cotteint dâi pi contrè lo mouret, tandi que la Rosine terivè la corda, ye remontâvè tot balameint; mâ à tot momeint la Rosine s'arrêtâvè po lâi férè promettâ dè ne rein mè sè soulâ, ein lo menaçaint dè lo reférè vouaffâ se ne promettâi pas. Ma fâi, lo pourro diablio, qu'avâi couâite dè se sailli dè per le dedein, desâi tot cein qu'on volliâvè et promette tot, après quiet la Rosine lo raveintâ tot dè bon.

Ora, coumeint cein va te du adon? Ne sé pas; mâ,

dein ti lè cas, se tint pi la maiti dè cein que l'a promet, la Rosine pâo s'estimâ benhirâosa.

Hector et Achille.

II

Avant de se coucher, Adolphine se mit à son guéridon.

« Mes chères amies,

Est-il possible que vous soyez devenues mauvaises au point d'avoir des secrets sérieux pour votre Adolphine? Vous m'annoncerez une grande nouvelle! mais pourquoi ne pas me la dire tout de suite? Toute la nuit, je vais rêver de vous en formant les suppositions les plus bizarres. Etes-vous méchantes de me faire languir ainsi!

» Vous vous plaignez de mon silence? Ah! mes chéries, quand vous saurez à quels soins, à quels devoirs entraîne le mariage, vous comprendrez et vous excuserez mon apparente indifférence. Il n'est pas de jour où je ne parle de vous avec mon Albert, qui vous aime comme deux bonnes petites sœurs. Mais écrire! le temps me manque absolument.

» Après notre voyage de noces, à Nice, à Gênes et à Milan, il a fallu s'occuper de notre ameublement, faire nos visites, recevoir une centaine de personnes que nous avions été voir.

Depuis trois mois, nous sommes sans cesse hors de chez nous. Cette soirée est la seule que nous passions au logis, et je vous en consacre la meilleure partie. Ne suis-je pas une aimable petite sœur, et m'en voulez-vous encore, dites?

» Mon seigneur et maître m'appelle, il est dix heures. Un bon baiser, mes mignonnes bien-aimées, et de la part de mon mari une cordiale poignée de mains.

» J'attends votre lettre avec la plus vive impatience.

» A vous de cœur et pour toujours.

» ADOLPHINE. »

Le retour du courrier apporta fidèlement la réponse promise. Elle était ainsi conçue :

« Ma chérie,

« Votre promptitude nous a touchées et nous ne voulons pas nous demander si nous la devons à un sincère regret de votre conduite passée ou à une certaine dose de curiosité, que nous vous permettons bien, du reste, et pour cause... Quelle vie agitée mènent donc les dames! Permettez-nous de vous dire que ce n'est pas celle que nous rêvons: un joli petit intérieur calme et tranquille; de longues promenades à la campagne, le plus loin possible du monde; de bonnes soirées passées en tête-à-tête à causer ou à travailler au coin du feu...

Sapristi, interrompit la Bernardiére, cela ferait bien l'affaire de Rocherond et de Langenais, qui ne soupirent, eux aussi, qu'après les joies paisibles du foyer.

» Voilà, continua Adolphine, l'idéal dont nous nous berçons et que nous espérons trouver lorsque nous serons mesdames P... d'A...

— Ah! diable!

— Les petites pestes! observa Adolphine, elles entrent dans la noblesse. Albert, pourquoi ne prendriez-vous pas le de? Vous avez un nom qui prête si bien! et d'ailleurs, vous le pouvez!

— Peuh! euh! nous verrons plus tard... si je deviens jamais ambassadeur, je fouillerai mes vieux papiers et je ferai valoir mes titres.

» Comme vous, chère Adolphine, nous allons aussi entrer dans la grande confrérie; le jour n'est pas encore fixé, mais nous vous l'annoncerons en son temps, car nous vous voulons à notre mariage. Nous vous dirons seulement aujourd'hui que nous épousons deux frères jumeaux et que cet arrangement fera quatre heu-

reux, car jamais inclination ne fut plus subite et plus vive que celle qui existe entre nos fiancés et nous.

» Le temps nous manque pour en écrire davantage; c'est l'heure de la visite quotidienne de nos futurs époux, et cependant nous ne voudrions pour rien au monde retarder l'envoi de cette missive dont l'attente vous cause une si grande impatience.

» A bientôt, chérie, écrivez-nous, et nous nous ferons un plaisir de répondre à vos lettres avec tout l'empressement imaginable.

» Embrassez-vous tous deux pour nous, comme le font ici vos amies.

» CÉCILE, AGATE. »

— Eh ! bien, il faut leur répondre.

— Mais oui, qu'elles nous donnent donc des détails !

— Leurs prétendus habitent peut-être Paris.

— Ce serait à souhaiter. Ils augmenteraient fort agréablement notre cercle, l'hiver prochain.

La jolie madame La Bernardière se dépêcha d'expédier une nouvelle missive.

« Mes chères amies,

« Votre lettre m'a rendue heureuse. Combien je vous félicite de devenir sœurs pour tout de bon. Il n'y aura donc que moi d'étrangère à la famille et, qui pis est... roturière. Devez-vous être fières d'épouser des personnes... de qualité comme on disait autrefois ! Ferez-vous toujours cas de moi, et vos maris pourront-ils éprouver une bonne affection pour des vilains comme nous ?

» Vous êtes d'une discréction qui m'afflige ! Pourquoi vous taire sur les noms de ces messieurs et ne nous donner que les initiales ? c'est très bien pour les indifférents, mais moi ? je veux les noms et prénoms en toutes lettres. D'où sont-ils ? Où habitent-ils ? quelle est leur famille ? leur âge ? leur taille ? la couleur de leur teint, de leurs cheveux ? leur position ? etc., etc. Devrais-je avoir à vous faire toutes ces questions ? votre lettre n'aurait-elle pas dû me mettre au courant de tout, comme si j'habitais Fécamp avec vous ?

» Mon Albert joint ses félicitations et ses interrogations aux miennes. Je compte sur une nouvelle lettre très prompte et vous embrasse comme je vous aime.

ADOLPHINE. »

(A suivre.)

Boutades.

Un père, voulant dégoûter sa fille du mariage, lui citait ces paroles de saint Paul : « Celui qui se marie fait bien ; mais celui qui ne se marie pas, fait encore mieux. »

— Mon père, répondit la jeune fille, faisons bien ; fera mieux qui pourra.

Rose et Bertil, en mariage,
Depuis quatre ans, jusqu'à ce jour
Ont vécu sans qu'aucun nuage
Troublat jamais leur tendre amour.
— Grand Dieu ! quelle rare fortune !
Où réside ce couple heureux ?
— Bertil demeure à Pampelune,
Et sa femme est à Périgueux.

Entre bohèmes :

— Quest-ce tu paies, Alfred ?

— Et toi ?... mes moyens ne me permettent pas d'offrir.

— Eh bien, moi, les miens ne me permettent que d'accepter.

Un joli mot de M. Pailleron.

L'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, faisant ses visites de candidat à l'Académie-Française, se présente chez Renan. Après les salutations d'usage, ce dernier lui dit, d'un ton amical : « Prenez donc une chaise. »

— Pardon, répond le visiteur, mais c'est un fauteuil que je viens vous demander.

Un employé du chemin de fer nous communique l'adresse suivante, copiée textuellement sur une malle venant du canton de Fribourg et à destination de la France. Nous n'indiquons les noms propres que par leurs initiales.

Monsieur B... M... de Sales près Ependes, district Sarine canton de Fribourg Suisse, vaché ché Monsieur E. G... cultivateur à la ferme de la Bridonnerie commune de Courtoin par St Valérien Département Yonne, France.

P. S. Ma ferme se trouve sur la ligne d'Orléans à Châlons, il faut descendre à la gare D'Egriselle Villeneuve à 15 kilomètres de Sens sur Yonne.

Un de nos abonnés de Paris nous communique la boutade suivante :

Il y a une dizaine d'années, je me trouvais à la gare de l'Est, attendant l'arrivée d'un compatriote, Samuel B., de Villars-sous-Yens. Un employé de douane se présente et demande selon l'usage, si messieurs les voyageurs n'ont rien à déclarer : selon l'usage aussi, personne ne lui répond, et il allait se retirer, lorsqu'en jetant un dernier regard, il aperçoit le goulot d'un flacon mal dissimulé sous l'ample redingote de mon brave campagnard. Ce goulot supposait une bouteille. Le douanier en demande l'exhibition, invite celui qui en était porteur à passer au bureau, sans quoi la bouteille ne passera pas vu, qu'elle contient plus d'un litre et qu'un litre est le maximum permis par la loi.

« Elle entrera ! répond mon ami Samuel, d'un ton décidé.

— Elle n'entrera pas ! riposte le douanier. »

La discussion commençait à s'échauffer, et la scène devenait amusante pour les badeaux qui étaient présents. Enfin le douanier, impatienté, allait recourir à la force, lorsque le bonhomme, se voyant poussé à bout, saisit sa chère bouteille, en fait sauter le bouchon, porte la santé du douanier et, d'un trait, boit le quart du kirsch qu'elle contenait. Puis, la brandissant en l'air comme un trophée : « Eh bien ! entrerai-je maintenant ? »

A ce dénouement inattendu, les spectateurs partirent d'un éclat de rire et le douanier en fit autant, pour la bonne façon.

THÉÂTRE. — Demain dimanche 18 mars, pour les adieux de la troupe :

Les deux noces de Boisjoli,
vaudeville en 3 actes.

Les quatre sergents de la Rochelle,
drame historique en 3 actes.

Rideau à 7 3/4 heures.